

Voici l'histoire de la vie de mes parents

L'histoire de la vie de Margaret et Jean Bigot tient en quatre mots. Ces quatre mots ont teinté leurs jeunesses. Ces quatre mots ont éclairé et guidé leurs vies d'adultes jusqu'à la fin de leurs jours. Ces quatre mots sont racines, jardin, liberté et foi.

Ma mère, Margaret Shuley, est née le 6 mars 1928 à Vancouver, une grande ville de la côte ouest du Canada, dans une province qui s'appelle la Colombie britannique, deux fois plus grande que la France. Une ville du Nouveau monde.

Mon père, Jean Bigot, est né le 20 décembre 1931, dans un quartier en lisière de la ville du Mans, ni tout à fait la ville, ni tout à fait la campagne, on y vivait comme dans un village. Un village du Vieux monde.

Les racines de ma mère étaient intimement liées aux soubresauts de l'histoire européenne. Son père avait fui l'Irlande au début du XX^{ème} siècle. À l'époque, de nombreux parents irlandais choisissaient d'envoyer leurs enfants à l'autre bout du monde avec l'espoir qu'ils y trouvent une vie meilleure. C'était un billet aller, sans retour. Un des frères de mon grand-père est parti en Australie, un autre en Nouvelle Zélande et lui au Canada. Il avait 17 ans et il n'a plus jamais foulé le sol sur lequel il était né.

La mère de ma mère était écossaise. Elle avait 14 ans quand, pour fuir la misère, ses parents ont également choisi d'émigrer au Canada.

Les parents de ma mère, tous deux déracinés, se sont connus et se sont mariés à Vancouver.

Les racines de mon père étaient sarthoises. Ses ancêtres avaient tous vécu dans le petit coin de France où lui-même a vu le jour.

Ma mère et son frère ont été élevés dans une province canadienne où lacs immenses, montagnes, torrents tumultueux et glaciers façonnent des paysages sauvages et grandioses, beaux à couper le souffle. Là, tous les voisins venaient d'ailleurs. Tous étaient des immigrants unis par le goût de l'effort, tournés vers un objectif commun, construire un pays neuf tout en restant viscéralement attachés à leurs racines européennes.

Mon père, fils unique, est né dans un jardin et ses racines étaient ancrées dans le sol sarthois. Ses parents étaient maraîchers, ils cultivaient des haricots, des melons, des fraises... Comme tous ses ancêtres, l'enfance de mon père s'est déroulée au rythme des travaux saisonniers et de la solidarité entre voisins. Au rythme des veillées qui réunissaient l'hiver autour d'un feu amis et voisins, pendant lesquelles on tricotait, on jouait aux cartes. Au rythme du pas des chevaux de ses parents dont il n'a jamais oublié les noms, Mouton, Coquette et Carbone. Au rythme des cris des vendeurs et artisans qui sillonnaient les routes pour proposer leurs services, les derniers survivants des petits métiers, le rémouleur qui affutait ciseaux et couteaux, le vitrier qui réparait les fenêtres, le ramoneur qui nettoyait les cheminées et le cri de la laitière. La laitière, c'était sa mère.

Néanmoins ses parents étaient modernes comparés à leurs voisins : en 1931, ils avaient acquis la première voiture du quartier pour faciliter le transport des légumes et du lait.

Ma mère a été scolarisée dans une école de Vancouver tenue par des religieuses françaises. C'est là qu'est née sa passion pour la langue de Molière. Plus tard, elle a étudié la littérature française et la littérature anglaise, s'est plongée encore plus dans les racines du Vieux monde et est devenue enseignante de français.

Ma mère est née dans une famille très religieuse. A l'âge de 10 ans, elle a abandonné la religion protestante et s'est convertie à la religion catholique en même temps que sa mère et son frère. Toute sa vie, sa foi a été inébranlable.

Mon père aimait l'école et était très bon élève. Passionné de géographie, grâce aux cartes qui couvraient les murs de la salle de classe, il voyageait tout en restant assis. Il rêvait déjà d'ailleurs, il rêvait déjà de découvrir le monde. Cependant, sa voie semblait toute tracée, il suivrait les pas de ses parents et un jour cultiverait à son tour des fruits et des légumes dans le jardin de son enfance. C'était sans compter sur les capacités de persuasion d'un instituteur qui, ayant remarqué son potentiel, est venu voir ses parents et les a convaincus que mon père devait continuer au-delà de l'âge auquel s'arrêtaient la plupart des enfants à cette époque-là. À l'heure du choix, il a décidé de devenir ingénieur horticole, un métier qui lui permettrait de rester proche de la terre tout en se démarquant de ses parents : il cultiverait des fleurs et non des fruits et des légumes. Il a fait ses études à l'École Nationale Supérieure d'Horticulture de Versailles. Toute sa vie, mon père a vénéré et remercié cet instituteur, il disait qu'il lui devait tout. Il a gardé tout au long de sa vie une foi chevillée au corps.

Ma mère est née à l'autre bout du monde et son seul « aperçu » de la guerre, ça a été ces jeunes hommes canadiens plus âgés qu'elle à qui elle a enseigné, qui avaient lutté pour la liberté de la France et qui de retour au pays reprenaient leurs études interrompues par la guerre. Ils retrouvaient la liberté d'apprendre.

Pour mon père bien sûr, l'histoire a été différente. Son enfance a été marquée par les guerres européennes. Tout d'abord la tristesse de perdre ses deux grands-pères des suites de la Première Guerre Mondiale. Puis son père envoyé sur le front pendant la Seconde. Lui-même a été réfugié de guerre, quand en 1944, suite à des bombardements sanglants à répétition, la ville a décidé la fermeture de toutes les écoles et l'évacuation des enfants vers la campagne. C'est à cause de ces moments que mon père a mené tous ses combats d'homme épris de liberté, pour lui et pour les autres. Liberté de penser, liberté de croire, liberté de se déplacer, liberté d'apprendre, liberté d'effectuer ses choix de vie.

C'est à ce moment que les chemins de mes parents se rapprochent. En 1954-1955, lauréat d'un concours lancé par le Ministère de l'agriculture des Etats-Unis, mon père fait un stage à UCLA, l'Université de Los Angeles, en Californie pour apprendre les techniques modernes de floriculture. Par une étrange coïncidence, presque au même moment, ma mère est en poste comme professeur de Français à l'Université de Berkeley, également en Californie.

Par une étrange coïncidence, mon père rentre en Europe à la fin de son stage au moment où ma mère, attirée par ses racines quitte le Canada pour passer un an en Europe, avec l'intention de travailler comme enseignante d'anglais à l'école de langues Berlitz. Et c'est la rencontre ! Et c'est le coup de foudre entre ce jeune homme scientifique aux racines rurales mais résolument tourné vers l'avenir et vers le monde et cette jeune femme, intellectuelle, très cultivée du Nouveau monde. A l'époque la traversée se faisait en cinq jours de paquebot. Ces cinq jours ont suffi pour lier leurs vies à jamais. Ma mère n'est pas retournée au Canada, elle a décidé de rester en France et a épousé mon père un an plus tard.

Après quelques années à Paris où sont nés mes deux frères, Christophe et Jean-Philippe, mes parents se sont installés définitivement au Mans, à 200m de la maison d'enfance de mon père. Ils ont appelé la maison qu'ils ont fait construire La Croisée des chemins. Un nom qui évoquait leur rencontre mais aussi toutes les rencontres enrichissantes qu'ils projetaient de faire tout au long de leur vie de couple. C'est là que ma sœur Patricia et moi sommes nées.

En 1958, mon père a créé une entreprise horticole. Il produisait essentiellement des roses qu'il commercialisait chez les fleuristes du Mans. Ma mère a enseigné encore quelque temps puis elle a cessé. En 1978, mon père a fondé le groupement de producteurs Ouest-Fleurs, la vente concernait alors tout l'ouest de la France.

La pression grandissante des pays tiers et l'effondrement des marges des ventes en France ont poussé mon frère Jean-Philippe et mon père à décider de tenter l'aventure de la création d'une entreprise de production de roses en Afrique afin de sauver l'entreprise historique française. Leur choix s'est porté sur le Kenya qui par sa situation équatoriale, son relief montagneux et ses réserves en eau abondantes est propice à la culture des roses. Le climat du Kenya dans la vallée du Grand Rift, c'est le printemps de la France toute l'année. La ferme est née le 1^{er} janvier 2002. C'est aujourd'hui une entreprise florissante.

Les engagements de mes parents furent nombreux.

Engagements professionnels départementaux, régionaux et nationaux de mon père.

Actions auprès de l'Ecole Nationale Supérieure d'Horticulture de Versailles où il a étudié. Ces deux dernières années, il s'est battu pour sauver le Potager du Roi Louis XIV qui, à cause de choix politiques, n'est plus entretenu dans les règles de l'art et est à la dérive.

Engagements politiques. Mon père a été premier adjoint au maire d'Allonnes, une petite ville proche de la maison familiale.

Engagements associatifs. De 1963 à 1970, mon père a été le président fondateur de Couple et Famille, un mouvement de conseil et de sauvegarde des valeurs de la famille.

Ma mère s'est impliquée pendant de nombreuses années dans une association qui vient en aide aux proches de personnes hospitalisées à l'hôpital du Mans. Comme elle était canadienne de langue anglaise, elle était souvent amenée à aider les proches de patients anglophones. Ainsi, un été, le pasteur anglican de l'église de High Church qui accompagnait un groupe de pèlerins sur la route de Lourdes a dit une messe dans notre jardin.

Poussée par sa foi, elle a pris des cours de théologie et a accompli des pèlerinages à Lourdes et à Fatima entre autres.

C'est grâce à son implication de 1976 à 1983 dans le club de basket du Mans, le Sporting Club Moderne dont il était président, qu'est né l'engagement de mes parents en Lituanie. En septembre 1980, le tirage au sort de la Coupe d'Europe a désigné Kaunas comme l'adversaire du club de basket du Mans. En janvier 1981, mon père a découvert ce pays dont le nom était rayé de la carte. Dans l'autocar qui emmenait l'équipe de Vilnius à Kaunas, il a fait la connaissance de Stéphanie, qui lui a servi d'interprète. La suite je ne saurais pas bien la raconter mais lorsque j'étais de passage dans la maison familiale, j'entendais parler de Stéphanie, Vaclovas, Sigutė, Dalia, Neila, Birutė et bien d'autres. Leur combat pour la Lituanie, mes parents l'ont mené au nom de la liberté. Liberté de croire, liberté d'apprendre, liberté d'entreprendre, liberté de choisir sa vie.

De 1991 à 1998, mes parents se sont investis dans deux thèmes qu'ils avaient à cœur de partager, la nature et la culture. Mon père est devenu vice-président de l'organisme de voyage qui s'appelle Nature et Culture pour lequel, à deux, ils concevaient et organisaient des voyages culturels : grands parcs américains, Liban, pays baltes et surtout les jardins anglais qu'ils ont parcourus tant de fois en compagnie d'un petit groupe de visiteurs. L'approche de mes parents était plurielle : ils évoquaient un peu l'aspect botanique mais surtout replaçaient les jardins dans le cadre esthétique, musical, littéraire et poétique de leur période historique. Pour ce faire, ma mère, qui était perfectionniste, a passé beaucoup de temps à étudier des documents à la Bibliothèque nationale de France à Paris.

Mes parents étaient des grands voyageurs. Ils sillonnaient régulièrement les différentes régions de France, l'Angleterre, l'Irlande où la famille compte encore de nombreux cousins, le Canada bien sûr où une foule d'amis et de cousins étaient toujours heureux de les accueillir. Mais ils ont aussi exploré des contrées plus lointaines, sortant des sentiers battus des touristes ordinaires. Mon père a poursuivi ses voyages après le départ de ma mère en 2003. 139 sur 198 ! C'est le nombre de pays que mon père a visités, 139 sur la liste actuelle des 198 pays du monde. Rien n'effrayait mes parents : dormir à même le sol au Yémen, naviguer 3 jours sur une pirogue en Papouasie, porter un tchador pour visiter l'Iran, marcher en plein soleil pour admirer les pyramides des pharaons noirs au Soudan en novembre de l'année dernière, concevoir son propre itinéraire dans une Arabie saoudite s'ouvrant à peine au tourisme en février de cette année.

De 2000 à 2003, ma mère s'est battue de toutes ses forces contre un cancer qui a fini par l'emporter. En 2007, mon père a écrit son premier livre, *Vent d'Irlande*, témoignage de sa foi et de son amour pour ma mère.

Ce premier livre lui a donné le goût de l'écriture et sept livres ont suivi.

En 2009, *La Lituanie au quotidien Portraits d'une renaissance*.

Ont suivi :

Quand la Papouasie s'éveillera,

Où va le Kenya ?

Une approche humaine de la mondialisation Témoignages croisés d'Africains, de Moyen-Orientaux et d'Européens,

Vivre dans une France orpheline : La politique à l'heure des réseaux sociaux,

Migrants bâtisseurs en Colombie britannique

et son dernier, autobiographique, *Le cheval, la souris et le virus*.

A 90 ans, mon père était toujours très actif.

Vendredi 22 avril, il a organisé pour un groupe d'une dizaine d'amis, la visite de l'exploitation horticole reprise par mon frère Jean-Philippe ainsi que le déjeuner qui a suivi. Dimanche 24 avril, il a parcouru les champs de muguet pour s'assurer qu'il serait prêt à temps pour les traditionnels bouquets de muguet du 1^{er} mai.

Il aimait également se recueillir dans son jardin. Dans le jardin bleu et jaune qu'il avait créé peu de temps avant que le cancer de ma mère ne l'emporte en 2003. Il s'y promenait, en prenait soin, comme un témoin des derniers jours de ma mère.

Il nous a quittés à son tour, lundi 25 avril 2022.

Comme un retour aux racines de son enfance, comme un dernier hommage à Mouton, Coquette et Carbone, lui qui toute sa vie avait été pressé, pressé d'entreprendre, pressé d'aider, pressé de voyager, Jean a choisi de rejoindre sa dernière demeure au bruit des sabots et au pas lent des deux chevaux qui l'ont emmené de l'église jusqu'au cimetière où il a rejoint Margaret, son amour pour l'éternité.

Caroline Bigot Charron, 28 août 2022